

Des ateliers qui donnent

Ils reprennent pied dans le monde du travail en customisant des meubles usés ou en réparant des ordinateurs à bout de souffle

Sur un grand tableau, au feutre bleu, ils ont écrit le planning de travail de la semaine. Rénovation de meubles, manutention, vente et communication, sensibilisation aux écogestes...

En face de chaque mission des prénoms: Leonard, David, Yasmina, Magali... Ces femmes et ces hommes de tous âges ont intégré l'atelier d'adaptation à la vie active pour rebondir. «On met en musique le travail d'une dizaine de personnes. L'idée c'est qu'ils essaient tous ces métiers», glisse Dominique Costa. La chef de service social pour Actes Ressources à Nice prône le «faire». Malgré le contexte. Difficile. Celui d'un marché du travail où les plus précaires n'arrivent pas à se faire une place. «Si on pense trop aux obstacles, ça paralyse. Oui le contexte est à la sinistrose, mais une fois qu'on a dit que c'était difficile de trouver du travail, on a tout dit mais on n'a rien fait. Pour sortir de l'angoisse de ne pas trouver, on les met en mouvement.»

Dans un cadre. Avec des horaires à respecter, des règles. «Ils touchent 3,5 euros de l'heure et ils reprennent confiance en eux, et certains révèlent leurs talents.» C'est le cas de Yasmina. Assise dans le minuscule bureau, attendant à l'atelier, cette mère de famille ne se laisse pas distraire par les allers-venues de l'équipe de manutention qui décharge des meubles.

C'est motivant de voir que son travail a une valeur marchande

En l'espace de trois semaines, elle a trouvé sa place ici, dans cet atelier d'adaptation à la vie active. Au poste de couturière. Pourtant, elle est arrivée en traînant derrière elle un déficit abyssal de confiance en elle. Un lourd bagage quand on veut donner des ailes à sa recherche d'emploi...



Meubles customisés et création sont vendus dans les boutiques, de la route de Turin et de la rue Spitaleri à Nice. (DR)

Elle transforme des sacs de jute de Malongo, en cabas tendance. Ils trouveront bientôt leur place dans les deux boutiques d'Actes Ressources. Route de Turin et rue Spitaleri, derrière Nice Etoile. «C'est motivant de voir que son travail a une valeur marchande.» Motivée, Magali l'est. La jeune femme de 23 ans a poussé la porte de l'atelier de rénovation de meubles sur les conseils de la Mission locale. Tout en ponçant un rocking-chair en bois, elle raconte son parcours.

À 16 ans, elle a décroché de l'école. «Je n'étais pas dans le moule. Au collège ils n'aiment pas, ils veulent juste qu'on ait des diplômes, alors qu'on peut avoir d'autres talents. C'est vrai que quand on est ado on ne sait pas trop où on veut aller.

Mais les conseillers d'orientation ils ne dirigent que vers des filières un peu bateau, style secrétariat ou cap de coiffeur. Sans tenir compte des envies.» Pour Magali, ce sera un Bala (Brevet d'Aptitude aux Fonctions d'Animateur) et un job d'animatrice. Pas son truc. Alors elle change de cap. «J'aime l'art, je dessine, je peins. J'ai travaillé six mois pour Mosaïcité, mais ça ne recrute pas dans ce domaine. Chez moi je retape des meubles, je veux faire une formation de peintre en décor, mais en attendant la prochaine session à l'AFPA, je suis contente de venir travailler ici.»

Comme Marwin. «Quand la mission locale m'a proposé ce boulot, j'ai dit je prends. Je suis arrivé sur la Côte le 14 juillet, pour faire la saison dans les restaurants. Et puis,

il y a eu l'attentat. Je n'ai réussi à trouver que deux semaines de boulot. J'ai pourtant laissé 70 CV. Mais on ne m'a rappelé que 3 fois. À cause de mon âge. J'ai 23 ans. Ils préfèrent les gens de 30 ans, plus expérimentés, mais il faut bien donner la chance aux jeunes non?» Il est bien décidé à saisir la sienne.

Des meubles tendance

«Ici je touche à tout, j'ai fait de la peinture dans un appartement, appris à poser un parquet, je fais de la manutention aussi. Travailler en équipe c'est important. Comme j'ai un petit revenu grâce à ce boulot, je vais passer mon permis. Ce serait bien qu'il soit moins cher. Parce que sans voiture, pas facile d'avoir un emploi. J'aimerais être chauffeur-li-

veur ou magasinier. Il faut avancer.» Au fond de l'atelier, Leonard, lui, est arrivé de Roumanie il y a 9 ans. Il coupe sa ponceuse, le temps de résumer son parcours. «Au début je ne savais pas parler, ni écrire français. Petit à petit j'ai appris», témoigne-t-il. Il enchaîne les petits boulots. Galère à joindre les deux bouts. «En venant à l'atelier, je veux me donner une chance de trouver un vrai travail.» Dans l'entrée de l'entrepôt, un de «ses» meubles s'appête à partir pour la boutique de la rue Spitaleri. Une jolie table en acier et bois de palette. Tendance. Il a suggéré le prix de vente: 110 euros. Car la Ressourcerie doit dégager un chiffre d'affaires pour équilibrer son budget.

La suite page suivante...

une chance aux chômeurs

Réduire la fracture numérique

Rue Spitaleri, la boutique «Actes Ressources» ne désemplit pas. À l'aise, Sabiha navigue de l'ordinateur aux clients qui poussent la porte du magasin. Il y a encore deux mois, la jeune femme ne savait pas se servir d'un ordinateur. Laurent, son «binôme» l'a aidée. Ce web-master lui a transmis les bases. «Elle sait encaisser, a pris confiance en elle», note Dominique Costa. Ce CDD d'insertion, financé par l'État, va lui permettre de rebondir. Elle n'aura pas de mal à trouver un emploi.

«Avec le numérique, on a créé une fracture, des personnes ont des talents mais ne savent pas faire des recherches sur le site de Pôle emploi, il y a un vrai gâchis dans les sociétés post-modernes.» Réduire la fracture numérique, Actif Azur y contribue. En rénovant du matériel informatique ils remettent dans le circuit des ordinateurs. Certains sont proposés aux élèves boursiers à des sommes modiques. «On a équipé 400 collégiens de PC à partir de 50 euros

grâce à ce partenariat avec le conseil départemental», explique Virginie Jacquet, directrice d'Actif Azur.

En effet, cette société d'insertion basée à Sophia Antipolis emploie des techniciens. Jeunes ou moins jeunes, demandeurs d'emploi depuis plus d'un an. L'entreprise les forme pour les aider à trouver un travail pérenne.

Avant que le matériel ne parte chez les clients, Lahcen Ben Alla-Héraud, le chef d'atelier le teste. À côté de lui, Adam, 33 ans, dévisse un portable à la charnière défectueuse. Après de l'intérim, des CDD, et du chômage, il est tombé sur une offre d'Actif Azur à Pôle Emploi. Ce technicien informatique profite de cette expérience, payée au SMIC, pour ajouter de nouvelles cordes à son arc. «Je me suis amélioré dans la relation clients, le service après-vente, je fais aussi des prestations chez nos clients, le centre culturel de Cagnes-sur-mer, le Prie des Pays de Lérins.» Quels sont ses projets à l'issue de son contrat? Il hésite. «Je cherche du travail mais je réfléchis aussi à continuer mes études, j'ai un DUT

en réseaux informatiques, mais peut-être que ce serait bien d'avoir une maîtrise. Mais je veux d'abord voir quels sont les besoins des entreprises, avant de choisir.» Jérémie, lui aimerait bien créer son entreprise. Mais, pas question pour ce trentenaire de griller les étapes. Il vient tout juste d'arriver dans l'entreprise. «Il y a un partage de savoir. On apprend plus vite, et on acquiert de la polyvalence: en rénovation, en assemblage, en service après-vente. Et puis, une conseillère en insertion vient une fois par semaine pour nous aider sur notre projet.»

Seule femme de l'équipe, Benylyn, 47 ans, en connaît un rayon en informatique. Mais quand son employeur, une banque philippine a fermé ses portes, elle a galéré à trouver du travail. «C'est à cause du français, je suis Philippine, je parle anglais couramment, mais pas bien le Français. J'ai fait des progrès», confie-t-elle en souriant. Chez Actif Azur, elle a beaucoup appris. Mon but c'est de trouver un travail durable, et ils nous aident. Elle a bon espoir d'atteindre son objectif d'ici la fin de l'année: «J'ai fait une prestation dans une entreprise à Grasse, ça s'est bien passé. Elle a d'ailleurs rendez-vous pour un entretien d'embauche. À 20 ans tout juste, Noé est le «junior» d'Actif Azur. «Pendant deux ans je n'ai rien fait. J'ai passé beaucoup de temps devant mon ordinateur. Comme je suis un gamer, je me suis intéressé à l'informatique. Alors, quand la mission locale m'a parlé d'Actif Azur j'ai dit pourquoi pas. Je fais un truc qui me plaît.»

«Le but, comme je l'explique à nos salariés, qui sont ici en contrats d'insertion (aidés par l'État et le Département, pour une durée maximum de 2 ans, c'est qu'ils repartent. Actif Azur est une étape, pour les aider à surmonter la diffi-



Jérémie aime le partage de savoir. (DR)

culté à accéder à l'emploi. Même si certains sont autodidactes, on embauche ceux qui ont des bases, des compétences qu'on complète et qu'on fait fructifier.»

Des prestations en entreprise qui conduisent à l'emploi

À l'atelier, ils apprennent à réparer, rénover. «On a accès à beaucoup de marques, différents types de machine, ça nous permet d'acquérir une bonne expérience», se félicite Jérémie. Autre volet du travail confié aux salariés: la prestation de services aux entreprises. «En installant des parcs informatiques chez nos clients comme Pro-BTP par exemple, ils prouvent leurs compétences et se font embaucher.»

Collectivités associations, petites entreprises... Virginie Jacquet prospecte sans relâche de nouveaux clients. «On est sur un marché porteur, à Sophia où il y a des besoins.» Mais dans le domaine de l'informatique, elle avoue devoir batailler pour «vaincre les réticences à faire confiance à des personnes en insertion». Elle espère que le marché décroché avec l'INRIA, ouvrira la voie à davan-

tage de «clauses d'insertion dans les métiers de prestation intellectuelles, ça existe dans le bâtiment, mais dans notre secteur pas suffisamment. On a été la première entreprise d'insertion dans le domaine de l'informatique à décrocher une clause d'insertion.»

Plus d'une centaine de personnes sont passées par l'entreprise d'insertion. Parmi elles, Oscar. Ce jeune Italien de 26 ans, a profité de son passage chez Actif Azur pour compléter ses connaissances et décrocher une formation de développeur de logiciels. Une étape importante dans son parcours du combattant pour l'emploi. «J'ai quitté les Abruzzes, parce qu'il n'y avait pas de travail là-bas, mais je n'ai pas réussi à décrocher un boulot parce que mon diplôme italien n'était pas reconnu par les sociétés, témoigne l'informaticien. Aujourd'hui je travaille en free-lance, je gagne ma vie et je me constitue un réseau.» Combien sont-ils à réussir leur insertion professionnelle?

«75 % des anciens salariés d'Actif Azur ont trouvé un travail pérenne», conclut Virginie Jacquet.

DOSSIER: SOPHIE CASALS



Virginie Jacquet, directrice d'Actif Azur. (DR)